

Les Manuscrits non insérés
ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue
n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

LA RÉGION



La région forme l'assise fondamentale du système régionaliste. Elle est à la base de la nation comme la commune est à la base de la région elle-même. Mais comment constituer la région, et que sera-t-elle ?

Si la déjà vieille division de la France par départements n'a pas encore réussi, malgré les années, à dissocier en nous d'une manière notable les éléments dont se compose l'âme régionale, elle nous a fait perdre cependant la notion de la région elle-même.

C'est pourquoi il semble aujourd'hui si difficile pour certains d'élargir le cercle étroit où le département a comme enfermé notre vision géographique et administrative. Un effort est nécessaire, non pas, au fond, pour prendre conscience des rapports naturels qui nous unissent au reste de la région, découpée en petits fragments par la division départementale, — car cette conscience il semble bien que nous ne l'ayons pas perdue, — mais pour nous hausser à un horizon plus vaste, auquel nos yeux ne se sont pas accoutumés.

Que vaut pourtant une habitude prise, au regard d'un intérêt social de cet ordre-là ?

La tâche de ceux qui seront chargés un jour d'établir la nouvelle division de la France en régions ne sera pas facile : leur œuvre paraîtra sans doute un peu arbitraire par

endroits. Il y aura même quelques discussions assez vives, et les protestations ne manqueront point. La division la plus logique et la plus équitable ne saurait faire disparaître les rivalités et empêcher le mauvais vouloir : nous serions étonnés qu'il en fût autrement. Ceci d'ailleurs est très négligeable.

Mais à quelles considérations devra-t-on obéir pour refaire ainsi la carte de la France ?

Il est nécessaire, selon nous, que certains principes soient reconnus exacts avant d'entreprendre toute étude.

Ainsi le nombre des régions devra être aussi petit que possible ; dans le cas contraire, on risque, en effet, de retourner à l'erreur départementale, et de créer encore sous une forme nouvelle des organes qui feront double emploi. Il ne faudra pas non plus cependant que ces régions soient trop grandes, car elles risqueraient d'englober tant d'intérêts différents, tant d'éléments étrangers, sinon même opposés les uns aux autres, qu'il en résulterait un malaise général et un fonctionnement imparfait. Enfin cette division ne devra avoir aucun caractère artificiel, mais paraître plutôt comme l'expression d'une réalité vivante ou la sanction officielle d'un état de choses naturel.

Il ne suffira pas, en effet, de prendre un crayon et de tracer quelques lignes un peu au hasard, comme cela se fit pour les départements. Il faudra s'inspirer, au contraire, le plus possible des conditions matérielles, des besoins existants, des intérêts reconnus ; il faudra même consulter directement l'opinion régionale, l'inviter à se prononcer sur les décisions qui auront paru le plus raisonnables.

C'est à ce prix seulement qu'on pourra faire de la bonne besogne et qu'on évitera le danger des mesures hâtives, irréfléchies, incapables de donner satisfaction aux plus légitimes désirs, incapables par conséquent de résoudre les questions importantes comme celles dont nous nous occupons en ce moment.

La nature du sol et jusque du sous-sol, la température, la race avec ses caractères propres, ses traditions et son parler, ses manifestations littéraires et artistiques même, les rapports et les actions réciproques entre l'homme et le milieu naturel, les affinités entre populations, la connexité de leurs intérêts, la qualité des ressources comme la qualité du travail, — tout cela doit fournir autant d'indications précises pour déterminer la région, la différencier de celles qui l'entourent.

Car la région, au sens profond du mot, n'est pas seulement une terre avec sa physionomie éternelle et fatale, indépendante de la volonté de l'homme, mais une personne morale, intelligente, active, qui, étroitement retenue à la terre et soumise au rythme de ses lois, peut dans une certaine mesure agir encore sur elle.

Mais n'est-ce pas là, nous dit-on, reconstituer les anciennes provinces ?

Il est étonnant comme le fantôme du passé peut troubler encore certains esprits. D'abord, les régions nouvelles seront très probablement en nombre plus restreint, ce qui contribuera à garder la France d'un particularisme débilitant. Puis le perfectionnement des moyens de communication permet de nos jours trop de pénétrations réciproques pour que les vieilles barrières se dressent encore entre régions. Enfin, ni les nécessités ni les mœurs contemporaines n'offrent de comparaison avec celles d'autrefois : un esprit nouveau animera tous ces jeunes organismes qui représenteront demain une des formes du progrès.

La nouvelle région sera donc à la fois une réalité géographique, géologique et climatérique, voilà pour le milieu lui-même ; — une réalité ethnique, intellectuelle et économique, voilà pour l'homme qui y vit.

Cette double réalité, le milieu et l'homme, avec toutes les relations qui s'établissent de l'un à l'autre, cette double réalité, sous laquelle viennent se ranger d'autres réalités

encore, constitue la région. Dans une telle région, tout conspire pour l'unité et la conscience de cette unité comme dans le corps tous les organes ont une même fin, qui est la vie animée. Elle représente, en effet, un véritable organisme où tout se tient, où les différentes parties sont solidaires les unes des autres, où le jeu des forces tourne comme dans un cercle, où règne en un mot l'harmonie. C'est de tous ces organismes-là, au caractère synthétique, qu'est formé le grand organisme national, de la même manière que dans l'organisme régional entrent et agissent tous ces organismes en petit qu'on appelle les communes, lesquelles sont à leur tour quelque chose de complet et de vivant.

La nation devient de la sorte la grande image de la région ; sa formule serait donc, comme pour cette dernière, un concours harmonieux d'organismes. La vie de chacun de ces organismes est, en un sens, indépendante de toutes les autres, c'est-à-dire que, pour leur activité propre, les communes peuvent se passer de la région et les régions de la nation. Mais, comme la région est faite de ces communes, et la nation de ces régions, et comme d'un côté l'intérêt de la région et de l'autre celui de la nation exigent que les organes respectifs soient assurés du meilleur fonctionnement, — la région favorisera la vie et l'activité communales, de même que la nation favorisera la vie et l'activité régionales, mais jamais en les opprimant d'une tyrannique ingérence qui paralyserait les mouvements de l'organisme sans rien stimuler ni rien enrichir.

Plus naturelle, et plus grande, et plus personnelle aussi que l'artificiel, et mesquin, et informe département, si la région a par elle-même plus de raisons d'être, elle a encore, de par son organisation, de plus sérieuses chances de prospérer. Elle réalise d'une manière remarquable, ou du moins sous la forme la plus heureuse que l'homme ait encore trouvée, l'indispensable division du travail où chacun prend la part stricte qui lui doit revenir : et non point certes pour

se consacrer exclusivement à elle sans entente avec le voisin, mais, comme elle fait partie d'un ensemble, pour contribuer à porter cet ensemble au degré de perfection le plus élevé qu'il lui soit possible d'atteindre.

Même si l'arrondissement et le département doivent subsister dans la nouvelle division de la France (et il en est encore question, pour des raisons administratives, en vue par exemple de faciliter certaines démarches du pouvoir central, une action directe de contrôle, à laquelle il ne pourrait renoncer de propos délibéré), la personne régionale sera assez forte, assez vigoureuse, assez consciente d'elle-même pour se jouer de ces entraves et n'en être pas gênée dans ses mouvements. Peut-être même, — et ceci nous ne pouvons le prévoir —, en fera-t-elle apparaître petit à petit d'une manière si probante toute l'inutilité, qu'ils finiront alors par tomber d'eux-mêmes. Il n'en résultera que des économies pour le budget et une simplification encore plus grande des rouages administratifs, dont quelques-uns ne répondent désormais à rien, en admettant qu'ils aient jusqu'à ce jour répondu sérieusement à quelque chose (1).

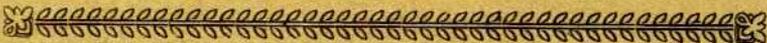
Jean AMADE.

(1) Ces pages doivent faire partie du nouveau volume que M. Jean Amade va publier prochainement sous le titre de *l'Idée Régionaliste*, volume annoncé déjà ici même.



Un Banquet

Il est question d'organiser un grand banquet des catalanisants et régionalistes roussillonnais, pour célébrer la sixième année de la Société d'Etudes Catalanes et de la *Revue Catalane*. Ce banquet aurait lieu pendant les prochaines vacances de Pâques et permettrait à nos militants de se mieux connaître et de s'entendre sur les lignes principales de leur campagne. Nous en reparlerons au prochain numéro, si, comme nous l'espérons, la chose est entièrement décidée.



L'Aplech de Sant Pau ⁽¹⁾



*A Madame Las.....
Homenatge d'agrahiment d'un Ceretà.*

Bé n'es de bonich lo paisatge
D'aquell riberal ufanós,
Hont ne blanqueja l'ermitatge
De Sant Pau dels « envistadors » !

Crech pas que hi hagi en l'encontrada
Siti que sigui tant joliu ;
... Niu d'ivern d'alguna encantada :
Hi floreix un etern estiu.

Al pont que han fet à la palanca,
N'hom hi té quasibé calor,
Mentres que 's veu, am cofa blanca,
Torrejá 'l cim del Canigó.

Del Tech à la vora rienta,
Verdejen regalats pradells,
Hont la gent de l'aplech s'assenta,
Am vi blanc, coques y tortells.

Arbres y flors les mes hermoses,
Del parch ne fan un paradís,
Hont broten rosers y mimoses
Com no se'n veu en cap país.

Y lo floret de les donzelles,
En quadro, ja tant poetich,
Espelleix son ram de poncelles,
Per fer-lo, encar, mès bonich.

(1) Sant Pau, non loin de Céret, sur les bords du Tech.

Podeu pensar quina alegría
Ne mouhen prima y floviól.
Amb aquells rius de melodia
Que 'ls aucellets cullen al vol!

A l'era hont se tenen les balles,
De gent n'hi pot pas estar mès ;
... Cal veure 'ls salts y les rialles,
Que 'n fa 'l jovent allí demès !

... Y mentrestant la Rosa plora,
Tota soleta, en un cantó ;
... N'ha posat la mà dins la sorra :
D'enguany tindrà pas casador (1).

EN PERE DE L'ALZINA.

Ceret, 28 de Janer 1912.

(1) Légende de la corbeille de sable déposée à l'ermitage.

La Font de Coms, 1800 mètres



Amagada pel bosch, vora de la Pedrera,
Ja costa de pujar cap al seu rajolí ;
Mes un cop arribat à n'eixa penyatéra,
Es d'un pler de menjar y, després, s'esbarjí.

D'aquí se veu rebé les piques enlayrades,
Los pobles y les valls, del nevat Canigó ;
Y sallen de tot ban les serres regalades
Que, tot anguilejant, baixen à Rosselló.

J. DELPONT.



Un Majoral du Félibrige pour le Roussillon



Toutes les provinces du Midi de la France sont représentées au Félibrige par un ou plusieurs majoraux. Le Roussillon seul est comme tenu à l'écart, alors cependant qu'il a su garder beaucoup mieux que la plupart d'entre elles son esprit régional et qu'il offre aujourd'hui le spectacle encourageant d'une belle et vivante renaissance. Ce n'est pas, en effet, à titre de Roussillonnais, mais comme poète provençal que notre compatriote Jean Monné fut élu jadis.

On ne nous reprochera pas, cette année, d'avoir laissé passer étourdiment l'heure officielle où les candidatures doivent être posées. Nous prenons les devants avec la ferme résolution de bien faire comprendre à ceux qui sont chargés, dans le mouvement félibréen, de reconnaître les plus dignes, que le Roussillon mérite à tous égards que le choix se porte sur l'un des siens à la prochaine Sainte-Estelle.

C'est donc nous qui commencerons à poser nous-mêmes notre candidature, à faire valoir celle que nous serions heureux de voir triompher. Notre ami M. Jules Delpont, dont la modestie n'a d'égale que l'inlassable dévouement bien connu de tous, retira la sienne l'année dernière, donnant comme raison, dans une lettre touchante, qu'il ne pouvait consentir à être candidat tant que Lo Pastorellet de la Vall d'Arles ne serait pas lui-même majoral.

Ce fut un très beau geste, et nous espérons qu'il lui en sera tenu compte dès que l'occasion s'en présentera.

Mais nous n'en sommes que plus libres maintenant pour faire, à notre tour, des propositions. La Société d'Etudes Catalanes et la *Revue Catalane*, qui mènent depuis bientôt six ans le combat pour la bonne cause, veulent avoir leur candidat. Et ce candidat, c'est justement **LO PASTORELLET DE LA VALL D'ARLES**, nommé plus haut.

Si quelqu'un représente bien l'idée régionale roussillonnaise, c'est, en effet, l'auteur des *Ays*, le vaillant poète aux nobles

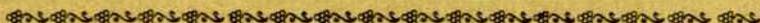
appels, grâce à qui notre nouveau mouvement put prendre toute son importance et toute sa signification, renouant la tradition un instant interrompue, et retrouvant, pour les nécessités et dans les orientations du présent, les précieux enseignements et les efficaces conseils du passé. Sans lui, presque tout était à reconstruire : il a marqué de sa main virile les lignes principales où notre activité devait se mouvoir.

S'il est choisi, comme nous l'espérons, les catalanistes roussillonnais ne demanderont pas mieux que de participer avec lui à l'union de plus en plus étroite des provinces qui constituent cet ensemble imposant du Félibrige, dont le haut patriotisme et l'idéalisme moralisateur sont une sauvegarde pour les inappréciables trésors de la race méridionale, et dont l'infatigable campagne en faveur du réveil de l'esprit régional ont préparé l'avènement de la décentralisation et du régionalisme.

Pour le Bureau et le Conseil d'Administration ;
Pour la Société d'Etudes Catalanes et la *Revue Catalane* ;

Le Secrétaire général,

Jean AMADE.



Algunes corrandes d'amor



Quan lo sol passa la serra,
encara n'hi ha un xic-xic ;
encare tinc confiança
de veure el galan á nit.

Les ninetes de Corbera
totes van de tres en tres ;
portan floc a les sabates,
pera enganyar els forasters.

Quan lo sol passa la serra
me començi d'alegrar,
que demá serà diumenge,
qu'al galan podré parlar.

(Recullides per en J.-S. P.)



Amar... Patir!...



En Tianet, nebot del senyor rector de Mantet, era un noy amanyagotit y complagut, que, tant en el poble com en la rectoria, feya tronar y ploure. No tenia gayre més d'uns tres anys quant quedá sense pare ni mare. Desemparat, fou recullit per son oncle, y d'aquell dia en davant, cresqué baix l'amparo de la majordona, la vella Cilia, que l'estimá com a verdader fill. Viu com una pólvora, aixerit com un pesol, molt aviat ell nen aprengué de llegir y d'escriure, passant llibres de llatí, ajudant á dir missa arreu que sigué prou gran per modar al missal y manejar les canadelles. Com que el nebot del senyor rector era més trem-pat qu'un ginjol y de cara agradosa y riallera, se guanyá á corre-cuyta l'amistat y les atencions de tots els noys y noyes de Mantet que 's disputaren l'afecte d'En Tianet. Quines bullan-gues, quines gambarotades hi havia devant de la iglesia d'un cap de setmana al altre! Els diumenges, acabat els oficis, els dies feyners tot esperant l'hora de doctrina, en Tianet capitanejava un verdader aixám de maynada qu'ho feya retrunyar tot pel poblet. Qui sab les quantes vegades que Mossen Jaume havia tingut de perseguirlos ab un correig ó la canya d'apagar llums. De dia en dia en Tianet prenia més imperi sobre tota aquella quit-xalla que se 'l mirava com regidor. Segons el temps del any orga-nitsava jochs y passejades. Buscar corrioletes pels prats y glabers, cullir maduixes boscatanes en la montanya de Carret, navius ó gersos per les gerderes de Rojá, cassar coscolls entre cingleres, nius en les verdisses y bolets per les pinedes d'aquells voltants. En la plassa mestressejava 'ls jochs de pilota, cascarines y balla-dores, de lladres perseguits pels gendarmes ó les esglayadores corrigudes de contrebandistes y duaners. Passessin revista mili-tar, ell sempre n'era 'l general.

Una tarda en Tianet comparegué a la rectoria, esparracat, fangós, la cara butllofada y portant un nyango al bell mitg del cap, que de tant gros semblava una taronjá. Era 'l resultat d'una

pedrada; la sanch li havia anat rajant clatell avall, tenyint lo coll de sa camisa; sos cabells encarcarats de sanch mitg seca s'aguantaven llacosos y engaguntats. Mossen Jaume, de seguida, va veure l'esboranch, enfutimat s'arrencá sa sabata de vellut negre y comensá a repicar la esquena d'en Tianet, fins que 'l tremendo fugí com trenta llamps, no compareixent més de tota la tarda en la rectoria.

Acabat el *Benedicite*, avans de escudellar la sopa, mentres que la caldera anava fumejant, omplint la sala d'una olor reviscoladora, lo senyor rector endressá un predicot molt sério a son nebot. Aquest somicava com qui escolta xiular lo vent ó com qui sent ploure en dia d'hivern. Però com que la veu del seu oncle s'anava escalfant y prenia un tó mes alienat, veyent congriarse un temporal y venir de corre-cuyta una bufetada, adobá la cadira posantla a punt per arrencarse a fugir.

— Qui te l'ha fet aquest trench? preguntá mossen Jaume amb' un pam de mala cara.

En Tianet no va respondre may, y l'oncle no pogué aclarir de cap manera qui li havia esbardellat com una mangrana la closca de son nebot. Probá de mil maneres per arrencarli, de l'amanyagar pera ferli dir de bones en bones, res no hi valgué, el noy giravoltava y s'escusava ab mentides que se li coneixien d'una hora lluny. Mossen Jaume no poguent treure res de net d'aquell cap tant testarrut deixá de insistir pensant aclarir el misteri lendema amb' els nens y nenes qu'anaven a doctrina.

Ben zensilla, pertant, era la causa d'aquell esboranch d'En Tianet. Al eixir la maynada de estudi, el nebot del rector se sanch-girá en sentint que 'l noy de can Carbassa tractava la Guideta de can Xixo de carmellós y embustera; aixó era punxarli 'l cor y s'hagués fet matar per defensar la nena agraviada per aquell malparlat.

— Tu n'ets de carmellós, més qu'embustero, tros de llaganyós que 'm volies pendre el meu llibre.

— Jo som embustero? preguntá a la nena el noy de can Carbassa que treya foch pels ulls.

— Si, si que n'ets un d'embustero, més que pillo malehit, insisti ella.

— Donchs... té, replega aixó, y clavantli una clatellada el bordegas s'arrencá á corre.

En Tjanet va sentir com si fos en sa pell lo tanto que havien pegat a la Guideta. Volá al darrera d'aquell malestruch d'en Carbassa, l'agarrá, se 'l ficá entre cames y li va engegar tal assortit de puntades de peus y de colps de punys que hi tingueren de intervenir les dones del carrer ó si no ne feya pessas menudes. La Guideta s'ho mirava d'un tros lluny, rihent com una tonta y fent petar les mans ab mil monarderies.

El temps s'escorria, feya més d'un any que la Guideta se 'n havia anat de Mantet. Com sos pares vivien magrament en aquell poble montanyés havien arrendat un maset en la rica y bondadosa plana d'Argelés. Ells mateixos ne menaven les terres qu'eren d'un rich burgès de Perpinyá. En Tianet no se va poguer despedir de la Guideta, quan la nena, en companyia de sos parents vingué a la rectoria per donar la enhorabona y despedirse del senyor rector. Plé de neguit, de disgust interior, sentint en son cor un bat y bull fins ara inconegut, s'amagá de por que ses llagrimes decelessin son amor. De cap modo, per tant que se 'n volgués fer una rahó no s' podia treurer del pensament an aquella estimada ab qui havia jugat tant y tant, y s' posá solitari, pensatiu, aixut de paraules, mes trist que cap mussol.

Un dia d'agost, tot sopant en l'eixida ombrejada per un gesami centenari, son oncle va preguntarli quina carrera pensava seguir, ja qu'acabava de ser un minyó molt gran.

— Vols fer com jo y estudiar per sacerdot? va dirli. — Y ell després de reflectir un rato y d'aixugarse, de amagat, un parell de llagrimes ruhentes, respongué :

— Si, oncle Jaume, seré capellá.

Pel octubre va anarse 'n al seminari de Perpinyá, pagant aixís los serveys, la bondat y la estimació de son protector, satisfent les intencions de mossen Jaume que ja s'acostava de vuytanta anys.

Acabats els estudis, en Tianet feya un abat molt distinguit. Era d'aquells umplerts de verdader esperit religios, tot dignitat, tot honradesa y compunció. Semblava un santet ab sa sotana ben tallada, son barret ben escaygut, son calser envernissat, tot flamant nou. Al sortir del seminari, fou dedicat de seguida per vicari d'Argelés.

La primera feyna que li va escaurer, lo endemà d'haver entrat en possessió, va esser un casament de pagesos vivint un y altre en masets amagats entre suros y alsines, als peus del serrat de la Mare de Deu de Vida. Era un dissapte de mati. Al entrar en l'iglesia el vicari se dirigí de dret al confessionari, y sens perdre temps, la agraciada y somrienta nuvia vingué agenollarse a la reixeta.

Ningú no podra dir may lo que va patir mossen Sebastiá ! Aquella nuvia prostrada a sos peus li deya unes coses qu'escaixaven son cor, que 'l martiritaven. Li evocava recorts d'estreta y infantil intimitat, detalls funestos qu'ell no podria més compatir.

— Perdoneu-me, pare, encara l'estimi jo aquell noy de Mantet, aquell escolanet qu'avuy deu ser un home ; y ell no ho sab que jo no l'hé olvidat !

— Filla meva, estimada germana, descuydeu les bromes de la infantesa, foren maynaderies sens importancia. He conegut aquell boig d'en Tianet, fa temps qu'es mort pel mon, mort en terres llunyanes, no hi tenui de pensar may més. D'avuy en davant estimeu unicament l'espos que vos ha volgut donar Deu...

Al tornarsen cap al altar, lo cap enfebrat, mossen Sebastiá tot ho veyia bellugar dins l'iglesia, la flama dels ciris volejava per la volta y ses cames tremolaven com la fulla al arbre. Els dos nuvis, agenollats, esperaven ab dolça devoció lo moment solemne del matrimoni cristiá. La cara amagada amb el ritual, los ulls enterbolits, derranant amargues llagrimes sobre sa casulla blanca, el pobre vicari llegia ab tó angelical les formules sagrades... Que us ameu lo hu al altre... la esposa ha de estar subjecta al marit... es com un jardí tancat y una font sagellada per la virtut de la castetat... Placia á la divina bondat creixer y multiplicar la posteritat vostre...

J. de SANT-SALVADOR.



L'ABIME

Roman catalan de M. Pierre MANAUT (1)



Voici un bon ouvrage. L'auteur le présente comme « novela psicológica ». On aurait tort de s'arrêter à cette indication. Il en est qu'effraie la psychologie, la psychologie systématique ; l'excès est mauvais en tout ; il est bon de faire de la psychologie, à peu près comme Jourdain faisait de la prose, sinon sans le savoir, du moins sans y insister. Or, rassurons-nous : *L'abime* est plutôt un roman pathologique ; et cela ne saurait surprendre, l'auteur étant une des sommités médicales de Barcelone. Par ci, par là, il montre le bout du... bistouri ; mais il n'abuse pas des termes techniques. *L'abime*, c'est la décadence fatale d'une famille de paysans : le vice, la dégénérescence, la ruine, la folie, voilà les étapes.

La littérature catalane a un faible pour les mœurs des champs. Il n'était point nécessaire que Victor Català prêchât pour le ruralisme ; on l'a dans le sang, de l'autre côté des Pyrénées. C'est, à n'en pas douter, une preuve de santé, de robustesse, de vitalité, de cette jeune littérature. En France on s'est toujours peu intéressé au paysan. La Bruyère l'a plaint en une tirade célèbre, mais isolée. La Fontaine l'a compris et dépeint comme il comprenait et peignait la Nature, mais sans fouiller la rudesse de son existence quotidienne. Aux siècles précédents, les satires ne parlèrent du paysan que pour cingler de sa misère le luxe et l'immoralité des grands. Il faut arriver au XIX^e siècle, à George Sand, pour trouver la ferveur de la vraie, de la brutale campagne. De nos jours, une petite phalange a aiguillé sur cette voie, peut-être à la suite des grands ruralistes russes, Gogol et Gorki.

Dans la renaissance des littératures romanes, il n'est pas

(1) *L'abim*, novela psicológica, de Pere MANAUT. — Bartomeu BAIXARIAS, imprimeur, Barcelona.

douteux que le fonds est rural. Jasmin, Mistral, Roumanille, Félix Gras sont des ruralistes. Mais Verdaguer point. Entre ses épopées et ses chants mystiques on comprend qu'il n'y ait guère eu de place pour la peinture des paysans. Pourtant, le grand Cinto était enfant de la terre. Aux premiers temps de la « *Renai-xensa catalana* » le ton épique ou lyrique fut en faveur. Mettons à part l'immortel Serafi Pitarra avec ses drames ruraux de l'Am-pourdan. Aujourd'hui les deux clans principaux sont les parnas-siens et les ruralistes. Guimerà paraît épris définitivement des humbles. Faut-il citer Rusinyol et Iglesias ? Maragall a une note lyrique spéciale : sa vigueur extraordinaire a toute la saveur, la rusticité du primitif. Costa est surtout Grec, quoiqu'il ait payé son tribut au ruralisme avec son poème « *Del ayre de la terra* ».

Qu'on me pardonne ces considérations à bâtons rompus. En définitive, je ne trouve pas surprenant qu'un fervent catalaniste, comme je vais montrer qu'est le Docteur Manaut, ait emboîté le pas aux grands ruralistes de Catalogne. Arrivons au roman.

Jean Mir, pagès de Camprodon, ouvre la série de ces terriens qui, partis de la grosse fortune foncière, aboutiront à la débâcle totale. La guerre de l'indépendance le trouve hésitant entre l'amour de la patrie et une attraction irrésistible vers les bons voisins d'Outre-Pyrénées, Catalans et Languedociens. L'occasion est belle pour une profession de foi, d'autant plus enthousiaste qu'elle est indirecte ; écoutez cette tirade :

« *Era català i prou ; qui com ell parlava li era compatrici, y com que allavors enrahonaven com ell els soldats de Fransa y ab prou feynes entenía als soldats d'Espanya, si per etzar alguna volta fins allí arribaven, sense poguer capir el dany o el bé que feya, se sentía decantar la seva voluntat cap a la causa del Emperador. Per ell, el rey Carles li era tant estranger com Napoleó y encare pitjor que aquest, puig que l'imposava condi-cions, llengua y devers que 'l molestaven, mentres que l'altre, si be rés li prometía, no li exigía mes que foch y llum pera llurs granaders ».*

Remarquez les quelques mots que j'ai soulignés. C'est inouï : cent ans ont passé et l'esprit catalan est demeuré invariable. Bizarre Espagne qui ne parvient pas à assimiler ses sujets !...

Voilà donc Jean Mir compromis. Dès que Napoléon a déguerpi, on emprisonne notre pagès, comme *afrancesat*. Sa femme accouche, pendant sa captivité, d'un enfant chétif. Libéré, il rentre au logis, amaigri, le sang empoisonné, le cœur atteint ; il traîne une existence sans joie, tout travail lui étant interdit, et meurt prématurément.

La veuve, Thérésotte, se révèle femme de tête, catalane pur sang ; elle lutte pour sauver le patrimoine, élève son fils Jacques dans les bons principes de la terre, le marie à 20 ans avec une fille bien dotée, mais jeunette et timide, et garde les rênes de la maison. Elle meurt peu après que sa bru, Marie, a mis au monde un garçon robuste. Hélas ! la débâcle va commencer. Jacques est une cervelle légère ; il court les fêtes, dépensant sans compter, jouant, buvant, menant la *vida belitresca*. Le châtement : l'enfant meurt. La mère a les premiers symptômes d'une maladie nerveuse ; on la dit *embruixada*. Il lui vient un nouvel enfant, Marione, qui lui tient compagnie pendant les absences scandaleuses de son homme. Et Jacques s'enfonce dans le vice ; l'ivrognerie l'abrutit rapidement. Pour un peu il battrait sa pauvre femme quand elle lui annonce une nouvelle grossesse. Ses jambes ne le traînant plus, il fait la noce chez lui, et il faut qu'on s'incline. Quel ton d'atroce vérité dans cette phrase !

« A ca'l Mir sempre ha manat l'hereu y tothom resta mut quan l'hereu parla. »

Marione, devant ces tristesses, est prise de sentiments religieux et entre au couvent : coût 1500 livres, rude charge pour la maison, déjà bien hypothéquée.

Le nouvel enfant, un garçon, Gervais, pousse maladif, mélancolique. Son père enfin disparu, il épouse une bonne héritière et la maison redevient un paradis. Attendez ! Le premier accouchement emporte la jeune femme ; à son tour la mère, Marie, s'en va ; et nous arrivons au commencement de la fin.

Gervais reste veuf avec sa petite Thérésone. La dégénérescence a pris une nouvelle forme : le fruit d'un ivrogne et d'une névropathe a produit une fille frivole, fière, volontaire, méchante et paresseuse. Tous les malheurs vont s'abattre sur la maison branlante. La fille s'amourache d'un jeune barbier, Richard, fainéant et noceur, enfant naturel d'une italienne

coureuse et d'un vieux noble espagnol. Jamais le père, si faible qu'il soit, ne la marierait avec ce vaurien. La guigne veut que Richard arrive à temps pour commettre, à tout hasard, un acte de bravoure en coupant un incendie qui menaçait la grange de Gervais. Du coup, il est agréé. De connivence avec la fille, il manœuvre de telle sorte qu'il décide le pauvre Gervais à leur faire donation de tout son bien. Le soir même du mariage, Richard rabroue son beau-père et le traite en valet de ferme ; la fille l'approuve. On voit poindre le dénouement. Pas encore. Gervais, grâce à son beau-frère, va prendre sa revanche. Celui-ci, mis au courant de sa faiblesse et de la vilénie du jeune couple, lui prête un sac de louis ; tous les soirs, avant de se coucher, il fera tinter ces louis, les comptera et recomptera sur la table, jusqu'à ce que sa fille et son gendre, ayant entendu, viennent guetter par les trous de la porte. Le stratagème réussit. On a quelques égards pour le vieux au magot ; on le dorlote presque. Alors le sac de louis est remplacé par un sac de ferraille, et la séance quotidienne reprend, sauf que Gervais se contente d'agiter et de caresser le sac sans l'ouvrir. Dès qu'il meurt, Richard se précipite, fouille le matelas, trouve le trésor et ouvre triomphalement devant l'oncle et sa femme le sac de... ferraille ; la désillusion est trop forte ; Thérésone, devient folle. Dénouement peut-être un peu forcé, mais dans la note du caractère ingrat et frivole de la jeune femme.

Tel est le récit dans son ordre chronologique naturel. Le romancier n'a pas adopté cet ordre ; il a procédé par inversion de temps. On voit d'abord Thérésone vieille et folle, accroupie toute la journée sous le porche de l'église de Sainte-Marie de la Mer, à Barcelone ; elle est *bruixa*, mais les enfants lui font, seuls, de petites misères ; ils ont découvert que le baluchon qu'elle ne lâche jamais contient de la ferraille. Cette ferraille, elle la compte tous les soirs, dans son taudis, et la ferme soigneusement dans une caisse. Naturellement, on la trouve un beau jour morte de misère.

Suit le récit de son mariage avec Richard. Quand le père, Gervais, s'évanouit à la porte de la chambre nuptiale en entendant les mauvais fils désirer sa mort, il y a un nouveau saut en arrière : on remonte aux fiançailles, au refus de Gervais, à l'in-

Concours mensuels de langue catalane



Pour le mois de février les concurrents devront traduire une page à leur choix prise dans l'œuvre de MOLIERE. Adresser les compositions au secrétariat de la *Revue Catalane*, 8, rue Saint-Dominique, avant le 5 mars.

Notre concours de janvier a parfaitement réussi. Parmi les compositions reçues celle de M. Maurice Thaupio, de Perpignan, a été jugée la meilleure. Nous l'insérons sans y rien changer.

La colometa y la formiga

Faula d'En Lafontaine

Feya un d'aquells blaus matis abrilencs que us umplen el cor de sa dolsa poesia... Dins els boscos, per les verdisses tritllejaven els rossinyols...

Y vingué, d'una volada la colometa, á posarse voreta 'l riu, que murmurejava sota 'ls aybres de la prada... Era blanca! Era més blanca, la colometa! Son cos molçudet dins l'aygua clara s'enmirallava... Arribava de terra llunyana, era assedegada, y volia desalterarse.

A prop d'aquí, una formiga qu'anava de passeig, volgué imitar la colometa. Mes ay! pobre formiga, tot d'un punt va acatarse que dins el riu queya, la desgraciada!

Y allavors, calia la veure á espetegarse d'un ban, d'un altre... ja sentia 'que no s' podia treure de l'aygua, y tot de seguit va cridar á l'ajuda: Colometa! Colometa, m'amiga!

Ohint aqueix crit, la blanca viatjadora, tota commoguda de pietat, va jitarli una palla.

Alabat sia Deu!... Y va salvarse, la formiga!...

Vetaquí que, un moment després, passa un gran homenas que porta un ganivet d'un pam à la faixa, y à la ma té una arbaleta. Marxa sense espartenyas, tot calces-esquinxat, cara-negre, com un bandit...

Veü la colometa ben bonica, ben menuda... se diu que pel sopar seria el seu regalo... y ja fa la mitja rialla, l'homenas!

Mes la formiga se l'espia, recordantse el benfet de sa companya; y quan aqueix cara-brut s'apunta á matar la colometa, la formiga lo pessiga al peu.

L'home se gira en renegant... la colometa l'ou, y sense esperar pren sa volada... Adiu colometa! adiu sopar!

.....
Dins els boscos, per les verdisses, tritllejaven els rossinyols!...

Maurice THAPIO.

Concours mensuels de langue catalane



Pour le mois de février les concurrents devront traduire une page à leur choix prise dans l'œuvre de MOLIERE. Adresser les compositions au secrétariat de la *Revue Catalane*, 8, rue Saint-Dominique, avant le 5 mars.

Notre concours de janvier a parfaitement réussi. Parmi les compositions reçues celle de M. Maurice Thaupio, de Perpignan, a été jugée la meilleure. Nous l'insérons sans y rien changer.

La colometa y la formiga

Paula d'En Lafontaine

Feya un d'aquells blaus matis abrilencs que us umplen el cor de sa dolsa poesia... Dins els boscos, per les verdisses trillejaven els rossinyols...

Y vingué, d'una volada la colometa, á posarse voreta 'l riu, que murmurejava sota 'ls aybres de la prada... Era blanca! Era més blanca, la colometa! Son cos molçudet dins l'aygua clara s'enmirallava... Arribava de terra llunyana, era assedegada, y volia desalterarse.

A prop d'aquí, una formiga qu'anava de passeig, volgué imitar la colometa. Mes ay! pobre formiga, tot d'un punt va acatarse que dins el riu queya, la desgraciada!

Y allavors, calia la veure á espetegarse d'un ban, d'un altre... ja sentia 'que no s' podia treure de l'aygua, y tot de seguit va cridar á l'ajuda: Colometa! Colometa, m'amiga!

Ohint aqueix crit, la blanca viatjadora, tota commoguda de pietat, va jitarli una palla.

Alabat sia Deu!... Y va salvarse, la formiga!...

Vetaqui que, un moment després, passa un gran homenas que porta un ganivet d'un pam à la faixa, y à la ma té una arbalera. Marxa sense espardenyas, tot calces-esquinxat, cara-negra, com un bandit...

Veü la colometa ben bonica, ben menuda... se diu que pel sopar seria el seu regalo... y ja fa la mitja riulla, l'homenas!

Mes la formiga se l'espia, recordantse el benfet de sa companya; y quan aquell cara-brut s'apunta á matar la colometa, la formiga lo pessiga al peu.

L'home se gira en renegant... la colometa l'ou, y sense esperar pren sa volada... Adiu colometa! adiu sopar!

.....
Dins els boscos, per les verdisses, trillejaven els rossinyols!...

Maurice THAUPIO.

« Repica que pica,
fés dagas, daguer ;
fés dagas y espasas
si rich te vols fer. »
No va tardar gaire
á correr son nom,
á ferli fer dagas
venia tothom.

Un día, entre 'ls altres,
vinguè un caballer :

« ¿ Feu dagas que passin
las mallas d'acer ?

— Si vos portéu mallas
ben prest ho veuréu,
claveuvos la daga,
y ab sanch la treuréu.

— Donchs féumen, diu, una
de pom cisellat ;
d'alló que ella valgui
sereune pagat. »

Trayentse la bolsa
va fer trincá l'or ;
mon pare, sentintlo,
cantava ab ardor :

« Esmola qu'esmola,
fés dagas, daguer ;
fés dagas que passin
las mallas d'acer. »

Mentre ell esmolava
m'ho mirava jo ;
la mèva germana
filava al racó.

Lo cavallé estava
ab ella parlant ;
lo pare, veyentho,

següía cantant :

« Esmola qu'esmola,
fès dagas, daguer ;
fès dagas que passin
las mallas d'acer. »

La mola rodava
sense may parar,
jo, que m'ho miraba,
la veyà rodar.

Lo pare vetllava
per lo sèu honor,
quant mès esmolava
cantava millor :

« Esmola qu'esmola,
fès dagas, daguer ;
fès dagas que passin
las mallas d'acer. »

La noya al qui l'ama
axís li ha dit :

« T'obriré la porta,
al ser mitja nit. »

Lo pare sentintho,
ho escolta callant ;
la mola rodava
y anava cantant.

« Esmola, qu'esmola,
fès dagas, daguer ;
fès dagas que passin
las mallas d'acer. »

Quant la nit arriba,
lo pare, amagat,
la daga té llesta,
del pom cisellat.

Al tocar dotse horas,
ja entrava 'l traidor,

al passar la porta
cau en terra mort.
« Qu'heu fet, diu, mon pare?
la noya. — El deber :
he probat si passen
las mallas d'acer. »
Citat á justicia,
mon pare est lliurat :
qui entrava com lladre
com lladre ha pagat.
Bé plora la noya,
mes plora ab honor;
content d'axó 'l pare
cantava millor :
« Esmola qu'esmola,
fès dagas, daguer ;
fès dagas que passen
las mallas d'acer. »
Y mentres cantava,
sempre aquest cantar,
la mola rodava
sense may parar.
Jo, que m'ho mirava,
sentia bé axó,
y axis vaig apéndrer
la vella cansó :
« Esmola qu'esmola,
fès dagas, daguer ;
fès dagas que passen
las mallas d'acer. »

Serafi PITARRA.





Vieux usages et vieilles recettes



Dues onces vitriol, dues onces gales polvorisades, fregantne lo paper ab una ploma y aygua se escriu : al mes de maitg ab la llet de la figuera lo paper escrit y sech, fregant en ell or, plata, metall, etc., pendrà qualsevol color ; y aixibé ab goma de ametller destrempada ab cinabre escrit y sech semblarà or ; com y també ab llet ó xuch de ceba escrit y sech al foch quant se tindrà de llegir.

Lo cor de la galla mascle y femella es hó per fer tenir pau y unió entre marit y muller.

Lo cervell de la llebre cuit fa eixir sens dolor les dents als infants fregantne llurs genives.

Lo froment mesclat ab vi bó y xuch de cicuta dexat tres dies, donat à menjar als aucells, los fa perdre les forces, y se prenen ab les mans.

L'aygua de fonull es bona per la obscuritat d'ulls, com aixibé lo xuch ab una poca de mel posat sobre los ulls per tres o quatre dies continuos ; lo xuch sol cura los cuchs de les orelles.

L'aygua de menta cura lo mal de vermina ; lo xuch impedeix que los fromatges nos pudresquen fregant-los ab ell.

L'aygua de salvia mascle y femella cura los cuchs, com aixibé l'aygua de hisop.

Los alls y lo greix de oca mesclat, batut y fet tebi, posat dins la orella per moltes vegades, es bó per la surditat.

La rahel de lliri cuita á la brasa, batuda ab oli d'oliva, cura la nafra de foch.

Lo xuch de l'ortiga trau la fredor del pulmó, y cura la tos.

La ortiga batuda ab oli, posada al nas, estanca la sanch ; cuita ab oli y menjada, fa suhar. Lo gra polvorisat, fetne menjar usat ab sal mesclat, destorba luxuria.

Los alls y les fabes plomades, o sens escorça, mesclat tot junt y bullit ab emplastre calent sobre lo dolor de cap, cura.

Dues cullerades de greix dols de porch y una onça de mel tot junt, posat als narions, cura lo mal de cap.

Posant oli o seba al forat de la taupa, esperantla ab paciència, se pren facilment : s'ha de provar.

Los rahims selvatges en flor secada y polvorizada dedins vi o aygua, hi ha vinagre incontinent. Lo mèteix fan les mores selvatges seques y polvorizadas.

Sis onces de savò moll, quatre onces de argent viu, untantne lo llit ahont hi ha forats, mata per sempre les xinxes.

Lo cerfull cuít ab mel, cura la vermina.

Lo xuch de ruda cura lo mal de orelles ; begut ab vi blanch es bo per fer anar de cambra.

Xuch de ruda y oli rosat, posat tot junt al sol durant tres dies y après al endret ahont hi ha xinxes, pusses o altres verms, ho mata tot.

Lo pinyol de pressech o ametlla posat à son temps en terra per set dies, que sia mitg obert, y tret lo dedins sens guastarlo, escribinthi ab cinabre dit vermelló, lo que se voldrà, posat sech que sia dins sa coquilla ben lligada, y demès terra, y vingut à son temps, se troba dedins lo escrit.

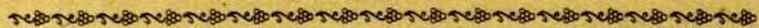
La rahel de plantatge cuita posada sobre les genives cura lo mal de dents, com aixibé l'aygua beguda.

L'aygua ros posada y detinguda á la boca, cura lo mal de dents o caixals.

Lo xuch de l'aloyna destrempat ab safrà y begut durant nou dies continuos cura la quartana.

L'oli runyer posat durant tres dies ahont hi ha foch, cura.

Quatre onces de solimat ab prou aygua dins un perol, regada la cambra y ben netajada durant tres dies trauc per sempre les pusses.



Poeta y llaurador só,
y faig la feyna tan neta,
que llauró com á poeta
y escrich com á llauradó.

Raimon Verdaguier

L'hivern

Veuràs aquèt país, l'hivern, com serà mut !
Com serà trist, l'hivern, sens alé y sens vida !
Com rajarà la pluja en la soca ennegrida !
Com el sepultará la neu de blanc vellut ?

La fredor matará la rosa espal-lehida,
Tot serà gebre y gel. Si no haguesses vingut,
ay ! com l'anyoraria aquell cel qu'he perdut,
sentint la font que plora una il-lusió marcida...

Es quan s'aplegaràn els corbassos blavencs
que tindrán la veu freda dels dies hivernenchs
les campanes sonant, sonant acompassades...

Y tu, com una aucella, vindràs vora la llar,
arrodidà y vejent en el silenci clar
els llosats qu'en mantellen les eternes nevades.

Josep-Sebastià PONS.

ERRATA

Nos lecteurs sont priés de faire les rectifications suivantes au *Discours en Catalan*, de M. le Dr Boix, publié dans le dernier numéro de la *Revue*.

- P. 25. — 2^m ligne : Qui nos s'havia alsat
et non : Qui nos havia alsat
- P. 26. — 4^m ligne : Son pas lluny
et non : Sont
- Id. — 16^m ligne : Xerramecayre
et non : Xerramerayra
- P. 27. — 4^m ligne : En Jaume lo Conqueridor
et non : — Conquistador
- Id. — 11^m ligne : Qu'en sas qualitats d'home y sobretot de
Catalá.
et non : — sos qualitats... y sobretot
Catala?
- Id. — 2 lignes avant la fin : Se pensa ; — y cantant
et non : Se pensa ; — cantant



Textes catalans



(Suite)

Nous rencontrons, en 1604, un incident caractéristique à propos de ce poids du pain : « (Los Consols) com a zelosos del be y utilitat publica... y per raho y causa de lur offici consular, alqual toca y speta de tenir compte al be publich de la Ciutat, interpellits una y moltes voltes per molts particulars de dita Ciutat que lo flaquer (1) no donava lo dret del pa de fleca y que fossen servits de posarhi remey, y demanar al Clavari, alqual tocha y speta, per raho de son offici, que fassa justicia ;

Y dits hon. Consols, volent evitar un tant gran abus... del flaquer, qui es Miquel Perantoni, y aixibe de Francesch Perantoni, clavari lo y present an, honcle paternal del dit Miquel, han manat a Pere Capsal, lur verguer, que anas al Clavari que fos servit que aportas las balansas de la Ciutat juntament ab los pesos, que ates per moltes voltes ells li havien dit que pesas lo pa al dit flaquer, son nebot, y may lo havia volgut fer... Y dit verguer feu de resposta que dehia que non volia fer, tot clar. Y aixi, per la sua inhobedientia, han manat se tingue consell ; y (es) resolt que l'enviassen à cerchar per dos prohomens de la Ciutat ; y arribat, se li dix lo dalt dit, que donas las balansas per donar al flaquer lo dret convenient, ates plenament se te entes que, fins al punt, ha comprat lo blat a quatorze sous y a quatre reals ; y devant de tot lo Consell ha dit dit Clavari... que non volia fer : de modo que, vehent lo Consell la pocha reverentia (y) poch respecte que dit Clavari ha tingut, ha resolt que li fassen donar los pesos y balansas, y que dits Consols manassen pesar tot lo pa al dit flaquer, fins a tant lo dret del pa se do a quiscu, y los particulars de la Ciutat y altres qui compraran pa de fleca sien quiscu en son dret graduats, y no sels sia comes frau algu. »

Que dire de ce magistrat municipal oublieux de ses devoirs,

(1) Adjudicataire ou fermier du monopole de la boulangerie (Voir *Revue d'Hist. et d'Arch. du Roussillon*), octobre 1900.

convaincu de népotisme et bravant aussi effrontément les Consuls et le Conseil !



En 1603, le secrétaire a consigné avec force détails, au registre, la grande chute de neige qui se produisit ; il a voulu perpétuer ainsi le souvenir de ce fait assez mémorable dans un pays où ce météore, comme dit Henry (1), est rare.

« Memoria sia a tots los homens qui la present carta legiran, com als dos del present y corrent mes de febrer, die de diumenge y die aixibe de Nostra Senyora, en la nit, se posa a nevar y la neu dora fins al dijous seguent... debes les quatre hores de la tarda... y no para may nit ni die de nevar. Y es estada tant y tant gran la neu que ha feta que las portas de alguns habitants nos podian obrir, que la neu montava una cana demont de dites portes, y los dits particulars no podien exir de lurs cases, y meyns caminar per les vies publiques de la Ciutat, a lesquals y havia una cana de neu,... y tenien neu per demont de lurs persones ; y si no fora que a la fi quiscu de ells per lurs fronteras, han determinat, ab bones pales, de fer camins, estaven perduts en lurs cases y no sabien que fer. Perso s'es feta la present escriptura pera que sia memoria perpetual... ates les persones velles que son vuy en la Ciutat diu que may ha vtsta tal cosa ni mancó hoit a dir a altres persones velles. Y es stada tanta y tant gran la grandissima impetut de la neu ques stat pijor de un altro diluvi. N.-S. Deu J.-C. per la sua infinita clementia he misericordia sen vulla apiadar. Amen. »



La sécheresse, qui, en revanche, n'est pas rare, vient trop souvent préoccuper les *pagesos* et le Conseil : citons, notamment, une délibération de 1612 :

« Se determina per lo Consell y Consols que, per la fortuna de la seguetat de la pluja, se traguessen les caxies de les glorioses santes Santa Eularia y Santa Julia, y se portassen a la mar (2). Lesquals se traguern... y acistien los Consols en lo traure y en

(1) *Histoire du Roussillon*, II, page 289.

(2) Les coffrets contenant les reliques étaient enduits d'une couche de cire (*encerats*) lorsqu'on devait les plonger dans la mer.

lo tornar les a son lloch ; y se feren venir tretze parroquies dels contorns de la Ciutat per acompanyar dites Santes ; laqual professo se feu molt somptuosa ab gran solempnitat... y se donaren lochs mes principals, ço es al Consol de Bages y al Consol de Palau, y al Balle de Sant Cebria y de la Torra, y los demes Consols dels altres llochs se posaren ab filera detras lo Consol ters : Anava lo Consol de Sant Cebria al costat del Consol en cap, y un Balle en l'altre costat, y al segon, lo secretari y lo Consol de Palau, los demes al costat del Consol ters. »



Une des dernières délibérations intéressantes est celle de 1613, concernant le Tech, que voici :

« Attenent quant subjugada esta la Ciutat en lo del riu del Tech, de que de quiscun die va aportantse les terres y propietats... ; dehont, per dita causa, no sols pateixen los particulars pero encara la propria Ciutat, que de quiscun die sen aporta lo rech del Moli nou (1), y dita Ciutat te de fer rech nou. Y si lo Tech sen aporta los rechs, estara del tot arruynada... Y com vuy die present la obra de reparar lo Tech y totnarlo al pristino lloch vaja avant, y per asso se ajen menester alguns diners, per que de present nos pot cobrar lo tall que se ha de fer dels terratinents, y per dita raho dita obra pararia, y, parant aquella, seria perill que si vingues algun diluvi de agua de present, no sols dirruiria y spallaria los rechs dels molins, pero encara sen vindria a les propries moralles, dehont restarem del tot perduts ; y perço... ques manlleven vint y sinch carregas de blat, y mes si menester sera, per ajudar (a) acabar dita obra, y que, dels talls se faran dels terratinents, se pague la quantitat de aquelles : Y per adasso, se anomenaran quatre persones, una per part del Capitol (2), y altre per part de la Communitat, y altra per part de la Ciutat, y altre per part dels terratinenis y forasters de Perpinya y altres parts, per a fer dits talls, y rebre aquells, y tractar dites coses que per part de dita Ciutat se ofereix(en). »

(1) Le Moulin neuf appartenait alors à la Cité, qui l'avait créé en 1534 (Voir *Revue d'Hist. et d'Arch. du Roussillon*, juin 1900).

(2) Le Salitar, où s'était jeté le Tech, appartenait au Chapitre.

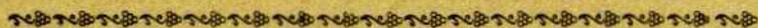


Nous terminons ici l'étude de ce premier registre, laissant intentionnellement de côté tout ce qui a trait à l'administration financière de la Cité : Plus de cinquante séances pour cet objet témoignent sans doute du labeur des Conseils et contiennent plus d'un renseignement précieux ; mais les embarras continuels de la Cité, les réclamations surgissant de tout côté, les dettes, les *censals* et leur arriéré, le *quint* du Roi, la *Veda* de l'évêque, l'amortissement de l'emprunt du Moulin-Neuf, les emprunts, les *talls*, les impositions et taxes variées sur les objets de consommation (1), etc., sont des sujets dont l'intérêt ne saurait compenser pour nous, ici, l'aridité.

(A suivre)

R. DE LACVIVIER.

(1) Sur ces taxes (boucherie, boulangerie, vin, denrées, etc.) et leur mode de perception, voir *Revue d'Hist. et d'Arch. du Roussillon*, 1900.



LIVRES & REVUES



Abrégé de l'Histoire du Roussillon

En signalant l'apparition de ce petit ouvrage, la *Revue Catalane* en a apprécié les mérites, et a reconnu les services qu'il rendra dans les écoles primaires du département.

A titre d'indication, il nous sera cependant permis d'appeler l'attention des auteurs de cet *Abrégé* sur ce qu'il ne signale pas les conquêtes de Mallorca, Valence, Ibiza, auxquelles les Roussillonnais prirent une si grande part (ainsi que les expéditions en Sardaigne et en Grèce), et sur ce qu'il y a, en trop, des passages qui peuvent paraître tendancieux contre les seigneurs et le clergé au moyen-âge.

Si une nouvelle édition, que nous espérons prochaine, de cet *Abrégé*, tient compte de ces observations, la vérité historique y sera alors respectée sur toute la ligne.



Panneaux décoratifs

Nous avons eu l'occasion de voir, à l'atelier du peintre Delfau (route de Lassus), quatre panneaux du plus bel effet, destinés à un établissement public de Perpignan : Pescayre colliürench, à punta d'alba ; Scène de cuisine catalane ; Fabricant de borratxes ; Par la fenètra (le clocher de Saint-Jean vu à vol d'oiseau).

Coses de la meua terra

Amb aquest rétol, lo bon valencianista En Francès Martínez y Martínez, vé de publicar (Imprempta de Manuel Pau, Valencia, 1912) un llibre de 194 pàgines sobre folk-lore del seu poble nadiu d'Altea. Es un llibre agradós, tan per la llengua catalana, castissa y de bon raig que l'autor hi ha manejat amb una primor del tot naturala, que pe 'ls usos, modos y costums, ja ben catalans, que hi relaciona.

Lo text té, per devantera, una nota, *A mon fill Pere-Joan Martínez y Pardo*, y un *Prolech*, que es tota una pàgina literaria, del mestre en Gay-Saber, En Francesch Badenes.

Senyalem, demès dels capitols del llibre, *Superticions* (Trencar l'enfit, Saludadors, etc.), *Endevinalles*, *Oracions*, *Tradicions* (Barqueta de genovesos, La Reyna y la gerra, etc.), *Quentos* (Quant més adins més grosses, De tres coses ni un cullerot, etc.).

Don Francès Martínez ha fet aquí un bon treball, tot embaumat de la flayrosa alé de la terra valenciana.

J. D.



La Segó

La *Revue Méridionale*, 3, rue Victor-Hugo, Carcassonne, va publicar chainement una œuvre importante et inédite du poète Auguste Fourès.

La Segó, tel est le titre de cet ouvrage qui comprend environ cent trente six pièces de vers avec traduction française de l'auteur.

L'édition sera illustrée de gravures sur bois et constituera une œuvre essentiellement régionaliste que nous recommandons à nos lecteurs.



Albert Saisset

La maison Latrobe vient de publier la cinquième édition d'un recueil de poésies du regretté poète Albert Saisset, avec une traduction française en regard. On ne s'explique guère pourquoi l'éditeur ajoute cette traduction.

Nous aurions préféré une deuxième série des *Perpinyanques*, d'Albert Saisset, publiée par l'Avenç.



Familia

Nous avons reçu une nouvelle petite revue familiale qui porte ce titre suggestif. Elle se propose de charmer les longues veillées d'hiver et les loisirs de l'été par des lectures amusantes et instructives, et par quelques *recorts* du Roussillon et du Languedoc.

Nous trouvons dans le premier numéro un tableau synoptique des gouvernements successifs du Roussillon que, certainement, nos lecteurs qui demanderont à notre imprimeur ce numéro, d'ailleurs gratis, conserveront religieusement comme aide-mémoire.